

Allocution de M. Guy Parmelin,
Chef du Département fédéral de l'économie,
de la formation et de la recherche (DEFR)

Monsieur le Président de la Confédération, cher Ignazio,
Chers invités,
Cari amici ticinesi,

Les plus fidèles auditeurs de ce qui s'appelait à l'époque la Radio suisse romande se souviennent sans doute de la formule consacrée qui concluait inexorablement les anciens bulletins météorologiques [je cite] : « Soleil au sud des Alpes et en Engadine » [fin de citation].

Nous y sommes donc, dans ce sud des Alpes radieux. Et avec un plaisir renforcé par la joie d'y fêter, pour beaucoup d'entre nous, davantage qu'un président de la Confédération, et davantage même qu'un collègue : un ami.

Je me considère de ceux-là, en plus de partager avec Ignazio Cassis plusieurs points communs : nous incarnons la Suisse latine, nous avons tous deux grandi non loin d'un lac, nous avons eu autrefois des aptitudes musicales - moi à la guitare, lui à la trompette (les Tessinois aiment bien se faire entendre ☺) -, nous avons présidé la même commission parlementaire, nos cantons respectifs ont attendu l'un comme l'autre très exactement 18 ans avant d'être à nouveau représentés au sein du Conseil fédéral, nous maîtrisons lui et moi parfaitement les langues étrangères (☺) et enfin, last but not least, Ignazio était médecin cantonal et moi vigneron, c'est dire à quel point nous nous sommes investis en faveur de la santé publique.

Cher Ignazio,

Notre Constitution fédérale a établi une présidence modeste dans son décorum, plus modeste encore dans l'exercice de son pouvoir, mais intense dans son rôle de coordination, de représentation et surtout de préservation de la collégialité. Je note que les Vaudois et les Tessinois ont été dès le début de la Suisse moderne au rendez-vous de cette triple mission. Enfin... les Vaudois surtout, car le premier conseiller fédéral tessinois, Stefano Franscini, père spirituel de l'EPFZ, était hélas malentendant, et il entendait encore moins la langue allemande, ce qui lui coûta apparemment son élection à la présidence. Cambiano i tempi !

En temps normal, la charge de président de la Confédération passe pour une sinécure, un « job de rêve ». Il est vrai qu'elle n'exige aucun mérite particulier, aucune campagne électorale, puisqu'elle échoit à tour de rôle, procure de la visibilité et permet même de cocoler un petit cochon à l'ouverture de l'OLMA à Saint-Gall.

Malheureusement, cher Ignazio, nous ne sommes toujours pas en temps normal, et le fauteuil présidentiel a beau être confortable, c'est loin d'être une chaise longue. Simonetta et moi-même l'avons appris pendant la pandémie ; tu t'en rends compte à ton tour face à un conflit enlisé à l'Est de l'Europe et à ses conséquences économiques et énergétiques préoccupantes.

Hans-Rudolf Merz, qui fut le 108e conseiller fédéral sous tes couleurs politiques, préconisait il y a déjà quatorze ans cette méthode pour affronter les orages de la fonction présidentielle [je cite] : « Tout d'abord rester calme et garder la vue d'ensemble dans les situations critiques. » Je ne pourrais pas donner de meilleur conseil à un président de la Confédération.

Si j'avais dû réfléchir aujourd'hui à un cadeau symbolisant notre passation de pouvoirs, je t'aurais peut-être offert un kit de survie et une lampe de poche. Par chance, j'ai pu y penser en des temps plus sereins, et tu as ainsi reçu de ma part un pied de vigne 100% vaudois. Un plant de chasselas, évidemment, le cépage qui a les meilleures propriétés - avec le merlot, bien entendu - pour inspirer la méditation, prendre de la hauteur et favoriser le dialogue. A bien y réfléchir, c'est un vrai cépage présidentiel !

Caro Ignazio,

Je te souhaite une bonne fin de mandat, beaucoup de courage et - si j'ose dire - de l'énergie à revendre. Je me réjouis de poursuivre notre excellente collaboration au sein du collège gouvernemental.

Bonne soirée à tous.